

Au Centre Interdisciplinaire d’Ethique de l’Université Catholique de Lyon qui a eu le génie de créer cette formation et m’a emmené sur le chemin passionnant de la philosophie de l’ostéopathie,

À Jean-Marie Guellette, mon tuteur, pour ses conseils structurants, bienveillants et ces encouragements tout au long de ce travail,

À l’équipe pédagogique et à l’ensemble de mes professeurs pour l’attention portée sur l’ostéopathie et la qualité de l’enseignement fourni tout au long de l’année,

À mes camarades de promotion, cette équipe si riche et variée, qui me sont devenus chers,

À Floriane, partenaire formidable pour cette grande aventure dans la réflexion et l’écriture,

À mes enfants Felix et Caroline, à mon conjoint, pour leur aide précieuse et leur soutien continu. J’espère qu’ils n’en auront pas perdu la capacité à s’étonner !

À mes proches, pour leur écoute et leur aide dans l’élaboration de ce travail, tout au long de mes pérégrinations intellectuelles,

À la vie si étonnante,

je rends hommage particulièrement.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
le voyage thérapeutique : source d'étonnement.....	3
Voyage du thérapeute - Voyage philosophique	3
L'esprit du voyage	3
Un thérapeute en terre inconnue	5
L'étonnement : enquête chez les philosophes	6
L'étonnement : une porte d'entrée pour le questionnement.....	6
Au-delà du commencement : une disposition.....	7
Le rapport à l'étrangeté.....	8
L'étonnement face à la complexité de cette relation thérapeutique éthique.....	10
Une relation thérapeutique étonnante.....	10
Une relation en équilibre	10
Temporalité de l'étonnement et temporalité du soin interculturel	11
Confrontation de sens : entre attente et réalité	12
Une rencontre engagée.....	13
La maladie comme un mystère.....	13
Une rencontre réciproque	14
Au cœur de la consultation ostéopathique.....	16
De l'étonnement jusqu'au toucher ostéopathique	16
Mes mains en « voyage dans le corps » comme dans un pays étranger	16
Une technique étonnante voire détonante.....	17
de l'expérience interculturelle au retour à l'ordinaire	18
Le retour à l'ordinaire	18
Un autre regard sur l'ordinaire	18
CONCLUSION.....	21
BIBLIOGRAPHIE	22
SITOGRAPHIE.....	23

INTRODUCTION

« Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage¹[...] ». Je commencerai cet exercice d'écriture par ce premier vers du poème, extrait des *Regrets* de Joachim Du Bellay. Je fais ce choix parce qu'il exprime l'enthousiasme qui saisit le voyageur parti à la conquête de nouveaux horizons et curieux d'expériences extraordinaires mais aussi parce que l'auteur dans ce sonnet chante le bonheur engendré par le retour. Ce poème soulève ainsi l'ambivalence des sentiments qui traversent le voyageur, saisi à la fois par l'exaltation du départ vers l'inconnu, les difficultés de l'exil et l'accomplissement du retour chez soi. Ce sont en effet ces sentiments forts, éprouvés lors de nombreux voyages qui m'en ont donné la passion. Qu'ils soient personnels, professionnels, lointains ou tout près de chez moi, j'éprouve à chaque expérience un sentiment de bonheur. Chaque fois j'en reviens et à tout instant je suis prête à repartir ! C'est pour ces raisons qu'aujourd'hui je vais tenter une nouvelle aventure, immobile cette fois, face à une page blanche. Je parle ici d'un voyage au pays de l'écriture pour tenter d'expliquer ce qui motive chez moi ce goût du voyage et cet attrait pour la rencontre. Comment ces deux derniers s'articulent ensemble et trouvent un sens dans la démarche thérapeutique ostéopathique. Quel sentiment anime cette quête de nouveautés ?

Toujours à l'affût d'expériences nouvelles, au gré de mon cheminement, j'ai entrepris cette année une formation de philosophie de l'ostéopathie à l'Université Catholique de Lyon. Avec le même engouement pour l'inconnu, mais avec beaucoup moins d'agilité, je me suis ainsi aventurée au pays de la pensée philosophique. Cet enseignement m'incita à réfléchir au sens de l'existence et éveilla en moi des interrogations qui motivèrent ce travail d'écriture. J'ai ainsi repensé et revisité ce qui a façonné mes expériences personnelles, professionnelles afin de trouver un vecteur commun à mes motivations de voyages et de soins. Quel fondement philosophique légitime cette combinaison entre la découverte de l'ailleurs et celle de l'humain ?

En me nourrissant de lectures de textes philosophiques, j'ai découvert la notion de l'étonnement et pris conscience de son rôle fondamental dans notre façon d'appréhender la vie. En effet, nous pourrions considérer le fait de s'étonner avec un regard réducteur et y déceler un brin de naïveté, un soupçon de candeur et d'innocence. Dans la littérature philosophique, il est qualifié plutôt comme une capacité à s'émerveiller et à introduire le questionnement face à ce qui est nouveau. C'est une démarche à travers laquelle l'homme éprouve les limites de ses connaissances. Elle l'invite donc à une prise de recul, à une remise en question de ces certitudes et de ces allants de soi. Ainsi s'engage alors l'acquisition de nouveaux savoirs. Ce serait une manière de teinter chaque expérience vécue d'intuition. Ainsi l'étonnement apparaît pour l'homme comme déclencheur de pensée. Il met l'esprit du sujet en mouvement en l'incitant à reconsidérer ce qu'il prenait pour acquis et à le repenser autrement.

¹ J. Du Bellay, *Les regrets, Sonnet XXXI*, 1558 : « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage, ou comme cestui-là qui conquit la toison, et puis est retourné, plein d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge ! »

Y a-t-il une place pour ce paradigme dans la prise en charge thérapeutique dans un contexte interculturel ?

L'objectif de ce travail va être de comprendre la fonction concrète de ce geste de pensée et d'en découvrir plus particulièrement son utilité. En étudiant tout d'abord la place du voyage dans la quête de l'homme, nous définirons les aspirations d'un thérapeute en situation interculturelle et la manière dont l'étonnement peut être convoqué dans cette approche du soin. Ensuite, nous approfondirons notre réflexion sur la complexité de la relation thérapeutique face à l'étrangeté de ces circonstances. Nous convoquerons certains philosophes pour étayer notre démarche de questionnement sur le mystère de l'autre et la réciprocité dans la rencontre. Puis nous terminerons par la problématique essentielle du voyageur : comment vivre le retour en pays ordinaire. Dans cette optique nous analyserons l'impact d'une expérience interculturelle dans la pratique ostéopathique ordinaire et en quoi l'étonnement permettrait-il de raviver l'exploration du commun. Nous avancerons dans notre réflexion en suivant le déroulement du temps correspondant à l'expérience d'une situation vécue.

LE VOYAGE THERAPEUTIQUE : SOURCE D'ETONNEMENT

Pour s'aventurer en tant que thérapeute dans une situation de soin interculturel, il faut incontestablement être un amateur de voyages. Précisons tout de suite que lorsque nous utilisons le mot thérapeute, nous ne différencierons pas dans un premier temps la nature des soins du praticien. Il est donc question de l'acteur de soin qu'il soit médecin, ostéopathe, ou autre praticien. D'autre part, c'est bien avec ma sensibilité d'ostéopathe que je vais réfléchir, mais la spécificité de mon outil thérapeutique ostéopathique n'interférera dans la démarche suivie que lorsque nous aborderons l'approche du soin.

Quand un thérapeute part en pays étranger pour exercer sa profession de soignant, il ne peut s'engager dans cette expérience sans être animé par le désir de découvrir un univers dont il ne connaît pas le fonctionnement. En faisant le choix de se délocaliser et de s'immerger dans un monde inconnu il met à l'épreuve son savoir et son expérience. Il va vivre un double voyage, celui de l'homme et celui du thérapeute. Ses espaces personnel et professionnel vont s'associer devant cette aventure. Quel est le point commun entre ces deux états d'esprit, être voyageur et être thérapeute ? Peut-on comparer l'attitude d'un découvreur face à de nouveaux pays à celle d'un thérapeute face à un nouveau patient ? Si un voyageur se cache dans un thérapeute, quel est ce sentiment commun qui les anime ?

VOYAGE DU THERAPEUTE - VOYAGE PHILOSOPHIQUE

L'esprit du voyage

Pour quoi voyage-t-on ? Au cours de mes voyages, je me suis souvent demandé pourquoi je les aimais, ce que j'en appréciais ou retirais. Pourtant je n'ai jamais pris le temps de me demander quels étaient les mobiles profonds, les buts philosophiques qui me poussaient vers un ailleurs. Que cherche l'homme dans le voyage ? Cette question anthropologique se précisa à l'issue de cette courte mais féconde expérience dans la pensée philosophique vécue cette année au Centre Interculturel d'Éthique de l'Université Catholique de Lyon. En effet, je réalisai non seulement que la philosophie était déjà en elle-même un voyage, mais aussi que ce dernier était un thème récurrent chez les penseurs qui s'interrogent sur la nature de l'homme. Je vais donc au cours de ce chapitre parcourir les différentes caractéristiques de ce thème odysséen.

En effet, depuis l'Antiquité, l'esprit du voyage est incarné par les hommes dans de nombreuses cultures. Il naît d'un désir profond qui le pousse vers l'inconnu. Il est dans la nature de l'homme, comme un besoin d'assouvir une soif de connaissances, une volonté de dépasser sa condition. Il se vit comme une pulsion. On parle de « passion du voyage ». Ce sont ces états d'âme qui, pour les cartésiens, ne se rattachent pas à la volonté, cette ardeur qui

dépasse la raison. Etre pionnier nourrit la « soif d'existence brûlante² ». L'humain, par le voyage rassasie son besoin de nouveautés et satisfait son esprit de curiosité. Nous découvrons dans ces descriptions du voyageur tout un vocabulaire faisant référence aux différentes sensations du corps humain. L'humain serait ainsi traversé physiquement par ses désirs d'aventure.

Thomas Nugent, écrivain voyageur du XVIII^e siècle conçoit le voyage sous un angle plus altruiste. Il explique que « les voyages servent à enrichir l'esprit par le savoir, corriger le jugement, supprimer les préjugés de l'éducation, polir les manières, former un gentleman accompli³ ». Ce serait cette confrontation des jugements devant de nouvelles réalités culturelles et religieuses qui séduirait l'être humain. Elle lui permettrait de relativiser la valeur des moeurs et coutumes ainsi que de garder son esprit libre de tout préjugé. L'homme aurait besoin du voyage pour dépasser ses propres conditions et repenser ses principes de vie. Comme le dit Descartes « C'est avant tout nous-même que le voyage met à l'épreuve⁴ ».

L'homme en voyage est aussi un homme en chemin. Gabriel Marcel le nomme dans son ouvrage sur *La Philosophie existentielle* « l'Homo Viator⁵ ». Le terme *viator*, issu du latin *via*, va donner le mot voyage en français. Le voyageur observe, étudie, cherche. Avec prudence, à chaque nouvelle expédition, il traverse les étapes essentielles qui jalonnent la vie, de la naissance à la mort : le départ, la découverte, l'adaptation puis le retour. Il quitte ce qu'il connaît, se met en route, puis revient. Il s'expérimente. Le voyage devient philosophique parce qu'il invite à une quête de sens et de vérité. Ainsi il prend une valeur initiatique.

Nous pouvons compléter cette idée du « pèlerin » qui s'expérimente par celle du voyageur qui cherche l'Autre. A l'aventure personnelle s'ajoute l'aventure humaine. Il n'y a pas de paysage sans la présence d'humain. Par conséquent, le voyage est inévitablement un lieu de rencontres. L'envie de rencontrer est un élément moteur dans la démarche de l'homme en route. En outre, celui qui s'aventure en terre inconnue ne peut le faire sans voir ni être vu. Rencontrer l'autre implique d'accepter le regard de l'autre et d'adapter son regard à l'autre. Cet échange croisé révèle alors l'altérité et ce que l'on peut nommer l'étrangeté. Les acteurs, conscients de la présence de l'autre, se retrouvent ainsi dans la nécessité de créer un mode de communication spécifique pour entrer en relation. Rencontrer laisse donc envisager l'idée d'une disposition envers l'autre. Nous en reparlerons plus tard.

Je citerai les mots si bien choisis de Nicolas Bouvier dans son livre *L'usage du monde* pour illustrer le sens de cet esprit du voyage :

« Le voyage réalise un passage. Il suscite le goût de l'étonnement face à la variété des hommes, des cultures et des paysages. Et c'est au milieu de cette diversité que je découvre ma propre étrangeté, celle qui me fait sentir le regard des autres, et qui me fait

² A. Villiers de L'Isle-Adam, *Contes cruels*, 1883, p.312. « Une soif d'existence brûlante, une curiosité de notre merveilleux enfer, avait pris et enfiévré, tout à coup, ce chasseur, là-bas ! »... « Il s'était mis en voyage : et il était là, tout simplement »

³ T. Nugent, *Le grand tour*, 1749

⁴ R. Descartes, *Discours de la méthode* « Le grand livre de la méthode »

⁵ G. Marcel, *Homo Viator*, prolégomènes à une métaphysique de l'espérance, 1998

dire qu'à l'étranger, on devient étranger à soi-même. Le voyage est une invitation au dépouillement de soi⁶ ».

A l'issue de ce tour d'horizon sur les caractéristiques de l'homme voyageur, nous reconnaissons chez cet individu quelques singularités qui nous font penser à celles que l'on attend chez un thérapeute : n'est-il pas un acteur sensible, animé par la passion, la curiosité, l'altruisme, le doute et le questionnement ? En quoi ce thérapeute peut-il être comparé à un voyageur ?

Un thérapeute en terre inconnue

Dans ma pratique j'éprouve un grand plaisir à m'impliquer dans une consultation comme dans une nouvelle aventure. J'aime me mettre dans la peau d'un voyageur pour approcher le patient avec la même soif de découverte, la même curiosité que lorsque je suis en pays étranger. Le considérer comme un inconnu, me permet de m'engager avec l'enthousiasme de l'explorateur, dans la compréhension de son histoire, de sa problématique et de sa plainte. Son histoire prend alors la valeur d'un récit. Je vais écouter et tenter de comprendre la demande. L'élaboration de la réponse thérapeutique va se construire en fonction de la représentation que je me serais faite de la scène. C'est cette étape de découverte et de questionnement lors de la consultation qui m'invite à faire cette analogie entre le voyageur et le thérapeute.

Ce dernier en commençant une consultation, s'installe dans une disponibilité. Il s'agit d'une attitude bienveillante, que certains nommeraient la posture *au neutre*. Elle va lui permettre de rencontrer son patient : l'accueillir, l'écouter, échanger. L'échange va s'établir sans *a priori*, dans le respect des valeurs – parfois au-delà des siennes. Cette bienveillance ouvre la porte de la bienfaisance. Construire ainsi la relation soignant-soigné permet d'accueillir ce qui apparaît, de respecter ce qui le patient dépose, et d'accepter ce que l'on ne comprend pas. C'est dans cet espace relationnel d'être à être que va se construire l'échange thérapeutique. Etre thérapeute comme être voyageur suppose le développement d'une sensibilité à la diversité, c'est à dire d'une altérité radicale. Ainsi le thérapeute voyageur se trouve saisi au-delà de ce qu'il pouvait imaginer par la rencontre et prend conscience de l'existence d'une toute autre réalité que la sienne. Cette curiosité illimitée conduit au dépassement de soi même et à la découverte de l'autre. Se développent alors dans l'esprit du thérapeute, les mêmes émotions que celles qui habitent celui du voyageur. Quel est ce sentiment commun qui éveille cette ouverture d'esprit ? Ne reconnaît-on pas ici le processus intellectuel déclenché par l'étonnement ? Ce mot semble donner sens à cette attitude intuitive de questionnements soulevés précédemment. En effet l'étonnement et sa forme verbale « s'étonner⁷ » est défini par : « être ébranlé à la manière du tonnerre », « stupéfié », « surpris par quelque chose d'extraordinaire ou d'inattendu », et même « ressentir le doute ». Nous allons nous interroger sur le sens philosophique de ce mot, puis réfléchir plus particulièrement à sa place dans la posture thérapeutique en situation interculturelle.

⁶ Nicolas Bouvier, *l'usage du monde*, (1963), Ed. Payot 1992

⁷ Site du CNRTL, consulté le 18 juillet 2019

Depuis l'Antiquité, beaucoup de philosophes racontent que leur expérience a débuté et a été soutenue par l'étonnement. Jeanne Hersch écrit que l'histoire de la philosophie est à comprendre comme une « histoire de l'étonnement⁸ », car « dès le début, nous avons affaire à des philosophes capables d'étonnement, capables de dépasser ce qui, dans la vie quotidienne, va sans dire pour poser des questions fondamentales⁹ ». Nous allons discuter le sens de ce mot et plonger au cœur de ce qui fait notre sujet : comment l'étonnement prend-il place dans une relation thérapeutique en situation interculturelle ?

L'étonnement : une porte d'entrée pour le questionnement

Commençons par enquêter sur les diverses facettes de l'étonnement dans la littérature philosophique. Il y a d'après les philosophes plusieurs manières de le vivre. Tout d'abord il s'exprime comme une émotion causée par un évènement ou une réalité qui conduit à se poser des questions du fait de son caractère inhabituel, inattendu, étrange et difficile à expliquer. Mais il est aussi possible de le vivre face à des situations moins extraordinaires. C'est dans ce cadre, une capacité à s'interroger sur une évidence aveuglante, c'est-à-dire qui nous empêche de voir et de comprendre le monde le plus immédiat. Joris Thievenaz¹⁰ ajoute que l'étonnement n'est pas assimilable à la surprise. En effet celle-ci est pour lui un processus passif, que l'on subit face à l'inaccoutumé, alors que l'étonnement désigne au contraire un processus d'engagement actif dans une situation. Aristote¹¹ dans *Métaphysique*, le décrit comme étant une étape de la réflexion face à des difficultés rencontrées, des évènements qui posent problèmes ou qui contredisent une explication admise. Il le considère ainsi comme le point de départ du questionnement dans la quête de savoir. S'étonner est le fait « d'être intrigué en raison de son ignorance¹² », c'est un « état d'esprit qui se dissipe avec le savoir¹³ ». Chez Platon l'étonnement se caractérise par cet accueil extatique qui serait ensuite rompu pour laisser la place à la réflexion. Comme le dit Maria Zambrano, c'est un état qui fait « éprouver d'abord un saisissement extatique devant les choses¹⁴ » et qui nécessite de « se faire ensuite violence pour s'en libérer¹⁵ ». L'étonnement appelle le questionnement, il révèle aussi l'ignorance. En ce sens son rôle est intéressant dans la démarche de soin. Il soulève une question fondamentale chez un praticien, celle de la conscience de son savoir et de ses limites. Nous retrouvons ici l'origine de ce que sera plus tard la démarche scientifique avec ses différentes étapes : s'étonner d'un phénomène, formuler une hypothèse puis l'élucider via des expérimentations.

⁸ J. Hersch, L'étonnement philosophique, p. 9

⁹ Ibid.

¹⁰ Joris Thievenaz, « L'étonnement », Presses Universitaires de Caen, *Le Télémaque*, 2016, 2016/1 N°19 p.19

¹¹ Aristote, *Métaphysique*, Livre Alpha

¹² H. Arendt, *La vie de l'esprit*, 2007, p. 187.

¹³ Ibid. p.187

¹⁴ Maria Zambrano, *Philosophie et poésie*, traduction de Jacques Ancet, Paris, Librairie José Corti, 20

¹⁵ Ibid. p.20

Au-delà du commencement : une disposition

A cette vision de l'étonnement comme le commencement de l'activité de la pensée, Heidegger ajoute la notion de durée. « L'étonnement ne serait pas que l'étincelle allumant l'activité du philosophe mais bien plus ce qui la soutient et la nourrit d'un bout à l'autre de son déploiement¹⁶ ». Dans le même sens, Jaspers le compare à « la source d'où jaillit constamment l'impulsion¹⁷ ». Il y a là, à la fois l'idée d'une source, d'un flot continu qui s'écoule, intarissable et la notion plus dynamique d'un jaillissement, d'un élan. Ainsi l'étonnement se donne à comprendre comme une cause qui marque le début et qui se perpétue dans le temps de l'interrogation. Heidegger l'interprète aussi comme une disposition, « dans laquelle et pour laquelle s'ouvre l'étant¹⁸ ». Mattei, lui parle de se sentir dans la « tonalité¹⁹ » de l'étonnement « pour rester à la disposition de l'être de l'étant²⁰ »

Face à une situation insolite, l'étonné est déstabilisé et se sent fragile, voire vaincu puisqu'il se confronte à son impuissance ou son incapacité. Ce point de vue est soutenu par Maria Zambrano pour qui le « surprenant dévoile l'ignorance, l'incompétence, le dépassement²¹ ». L'étonné touche à ses limites ce qui l'oblige à reconsidérer sa position et son action. Cela contribue aussi au rapprochement que nous avons établi avec l'attitude du soignant. Savoir s'étonner s'associe à l'idée de reconnaître ses limites et garantit la qualité d'une juste présence. Aristote nous le rappelle : « Apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance²² ».

Pour finir nous ajouterons à cette analyse l'approche développée par John Dewey dans sa théorie de l'enquête. Il associe l'étonnement au désir d'expérience et le pense comme une voie vers la recherche. « Où il y a étonnement, il y a désir d'expérience [et] seule cette curiosité garantit avec certitude l'acquisition des premiers faits sur lesquels pourra se baser l'expérimentation²³ ». Il s'intéresse au rôle de ce dernier dans l'apprentissage. « C'est en s'étonnant qu'un sujet s'engage dans une démarche d'enquête visant non seulement à comprendre le phénomène mais aussi à produire une connaissance à cette occasion²⁴ ». Ce processus amène donc le sujet à se mettre en mouvement. Il l'oblige à s'engager complètement dans une démarche réflexive à travers l'expérimentation. Cette conception éducative suscite notre attention car elle réveille la curiosité et prolonge, comme le formule Joris Thievenaz, « l'activité d'expérimentation du réel²⁵ » dans le temps. Nous reparlerons de cette difficulté que représente l'épreuve du temps dans la pratique ostéopathique.

¹⁶ M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique*, Questions I et II, traduction de Kostas Ax

¹⁷ K. Jaspers, *Introduction à la philosophie*, op.cit., p.15

¹⁸ M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique*, op.cit., p.45

¹⁹ J. F. Mattei, *L'éénigme de la pensée*, p. 101

²⁰ Ibid.

²¹ Maria Zambrano, *Philosophie et poésie*, traduction de Jacques Ancet, Paris, Librairie José Corti

²² Aristote, *Métaphysique*, Livre Alpha

²³ J. Dewey, *L'art comme expérience*, Trad. par J-P Cometti (Art as experience), 2010, Paris, Gallimard

²⁴ L. Legrand, *Pour une pédagogie de l'étonnement*, Neuchâtel, Suisse : Delachaux et Niestlé

²⁵ Joris Thievenaz, « L'étonnement », Presses universitaires de Caen, *Le Télémaque*, 2016, 2016/1 N°49 p.11

Ce parcours au pays des philosophes met en valeur la fonction de l'étonnement dans la démarche de la pensée, nous proposons de l'appliquer à celle du soin. Le voyage en amplifiant la prise de conscience, le thérapeute intervenant à l'étranger va l'utiliser pour construire son traitement car elle se révèle être un outil intéressant pour surmonter les incompréhensions liées aux différences de normes socio-culturelles et religieuses.

LE RAPPORT A L'ETRANGE

Revenons à la conception du voyage comme terrain d'exploration de ce qui nous est étrange et étudions à travers ce texte de Simone de Beauvoir comment le thérapeute comme l'aventurier se confronte à la découverte de sa propre étrangeté face à l'étrangeté de l'autre.

« Un voyage, c'est (...) une aventure personnelle : un changement vécu dans mes rapports au monde, à l'espace et au temps. Elle commence souvent dans l'égarement : la nouveauté des lieux et des visages m'affole et je suis débordé par la quantité de désirs qui m'habitent et que j'ai hâte d'assouvir. J'aime cette confusion. J'ai des amis que le premier contact avec une ville inconnue jette dans l'anxiété ; moi j'en éprouve un sentiment d'exaltation. Grâce à mon habituel optimisme, je suis convaincue que je réussirai bientôt à dominer cette réalité qui me submerge. Son foisonnement m'arrache à moi-même et me donne une illusion d'infini : pendant un moment s'abolit la conscience que j'ai de mes limites et celle des choses. C'est pourquoi ces instants me sont si précieux²⁶ ».

Ce texte illustre les difficultés que rencontre le voyageur, cette nécessité de prendre conscience de ce qu'il est et aussi de ce qu'il n'est plus. « Egarement », « confusion », « anxiété », « être submergée », voici le vocabulaire qu'elle choisit pour exprimer la conscience de ce qui est extérieur au voyageur, qui le dérange, et le bouleverse. Mais simultanément dans cet extrait apparaissent des mots exprimant d'autres sentiments, le « désir », « l'exaltation », « l'impatience », qui eux alimentent ce qui est intérieur... Il fait aussi se côtoyer l'expérience de la confusion et celle de l'exaltation, celle de l'optimisme et de l'illusion à celle de la réalité. Cette opposition entre l'attitude de résistance et d'attriance engendre un réel travail de construction identitaire. Le rapport à l'étrange développe la conscience du changement dans ces propres rapports, au monde, à l'espace et au temps. Le voyage pour Simone de Beauvoir nourrit l'esprit de liberté, l'illusion de l'infini, l'abolition des limites

Marie-José Barbot, dans son article « Voyages de formation interculturelle et étonnements », décrit le sentiment face à l'immersion complète en pays étranger avec cette même opposition surprenante entre l'angoissant et l'enthousiasmant. Cette « confrontation

²⁶ Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, 1972, Éd. Gallimard, p.291

frontale à l'altérité étrangère²⁷ » génère de l'inquiétude et peut déclencher des réactions ambiguës, de séduction ou d'envie de rupture. Un auto-questionnement s'impose. Cette démarche réflexive sur ce qui est soi et ce qui est autre, peut permettre ainsi une prise de recul indispensable. Le dérangement causé par cette confrontation à un phénomène inaccoutumé déclenche une action dynamique de « construction [et de] déconstruction²⁸ » de son identité. La relation entre le soignant et le soigné se trouve affectée par cette ambiguïté.

Je peux témoigner de ce sentiment éprouvé lors mes expériences interculturelles. J'ai souvent ressenti, lors de mon immersion dans une ville de l'Inde du sud, l'envie d'adopter les habitudes des indiens qui m'entouraient, fascinée par leur culture et leur philosophie de vie. A ce moment-là, « l'émerveillement » remettait en cause certaines valeurs de ma communauté de référence. Mais suite à ces instants de confusion succédait invariablement un renoncement à ce changement. Je réalisais l'impact de mes origines et ma réelle incapacité à modifier mon corps et mon esprit gravés si profondément par les marques de ma propre culture. Ce qui m'était étranger générerait chez moi de l'attrance et du renoncement. Cette ambivalence de sentiments m'a appris à vivre le détachement et à prendre en compte la notion de singularité de chaque individu. Je compris ainsi comment la différence culturelle met en exergue la singularité de chacun. L'intérêt de faire ce travail de reconnaissance identitaire est primordial avant de s'aventurer dans une relation thérapeutique interculturelle. Reconnaître sa singularité impacte la capacité de rencontre de l'autre.

²⁷ Marie José Barbot, « Voyages de formation interculturelle et étonnements », *le journal des psychologues*, 2010, n°278, p.45

²⁸ Marie José Barbot, « Voyages de formation interculturelle et étonnements », *le journal des psychologues*, 2010, n°278, p.47

L'ETONNEMENT FACE A LA COMPLEXITE DE CETTE RELATION THERAPEUTIQUE ETHIQUE

C'est à travers le prisme de ce sentiment d'étonnement que nous allons maintenant analyser la complexité de la relation thérapeutique ostéopathique et étudier la particularité de la rencontre du thérapeute avec le patient en situation interculturelle. Quelle position est à adopter ? Qui s'étonne des deux, thérapeute ou patient ?

UNE RELATION THERAPEUTIQUE ETONNANTE

Une relation en équilibre

Qui pousse le patient dans cette situation interculturelle à consulter un ostéopathe ? En général, dans ce contexte, le patient n'a pas choisi de rencontrer un thérapeute, c'est l'institution dont il dépend qui en a fait la demande, comme un orphelinat, une maison d'accueil, un centre d'handicapés, etc. Cette institution qui le protège, décide alors de ce qui va être « bon » pour lui. Le patient s'engage donc dans cette relation thérapeutique sans attente particulière, ni raison clinique. Il va accorder à ce thérapeute mystérieux une confiance candide. Un soin gratuit va donc être apporté à quelqu'un qui n'a rien demandé. Ceci est un paramètre important. D'autre part, dans ce contexte vont se rencontrer alors et s'accorder peut-être, les représentations propres du soignant comme du soigné. On est au cœur de la subjectivité de la relation thérapeutique. La question est d'ordre éthique. Le thérapeute « bien intentionné » doit donc être conscient de cet enjeu et proposer un soin adapté à l'ambiguïté de la situation.

La facilité de mise en application de cette thérapie manuelle et le peu de moyen matériel requis pour la pratiquer sont un atout qui motive en général l'établissement demandeur. En effet, l'ostéopathe et ses mains comme unique matériel est facilement installé. Nous découvrirons plus tard en quoi la soi-disant facilité que représente l'aspect manuel peut se révéler être une réelle difficulté dans l'impact du geste.

La relation thérapeutique va se construire sur des bases cliniques très approximatives. Compte tenu du manque d'accès aux dossiers médicaux – habituellement support de l'anamnèse – des différences de langage, de sens des évènements, une relation va par conséquent s'établir entre un patient qui n'a rien demandé et un thérapeute qui ne sait rien du patient. Situation complexe ! Et pourtant il est possible d'y trouver un certain équilibre. D'un côté, le patient ignore les vertus de l'ostéopathie mais il maîtrise le contexte culturel dans lequel a lieu l'évènement. De l'autre côté, l'ostéopathe est expert dans sa pratique mais le monde dans lequel il est plongé lui est inconnu. Le patient et l'ostéopathe se retrouvent

partenaires d'une scène à inventer dans laquelle ils sont chacun porteur d'une connaissance et d'une ignorance. La réussite repose donc sur la qualité de la rencontre qui va se vivre entre les deux individus. Que peut-on dire de ce partenariat dans notre système occidental ? Prête-t-on la même attention à cette question d'équilibre ? Bien souvent le thérapeute pense que lui seul sait.

Une fois le soin engagé, il est difficile de mesurer quelle image subjective le patient va projeter sur son thérapeute mystérieux. De quels « pouvoirs magiques » va-t-il le doter ? Il cherche en lui un expert capable de soigner l'ensemble de ces problèmes. Dans ce contexte interculturel, le thérapeute occidental se retrouve peut-être investi d'un rôle dont il ignore la puissance, comme celui d'un gourou, d'un chaman ou d'un guérisseur. Sans pouvoir maîtriser l'univers dans laquelle le pousse son patient, il lui faudra accepter ce rôle avec respect et sollicitude en se gardant de le considérer comme une réalité. La rencontre s'établit entre deux mondes dont les croyances, valeurs et coutumes diffèrent. Mais alors, quelle est l'attitude à adopter ?

« Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien » énonçait Socrate. Dans cette maxime le philosophe s'adresse aux savants qui croient posséder un savoir et aux ignorants qui croient leurs savants. Il met en éveil les limites de l'homme. Cette question se pose dans ces circonstances de soins interculturels. Comment être sûr de l'exhaustivité de notre savoir dans un contexte étranger ? Quelle posture adopter dans cette scène ? Le sachant, thérapeute occidental se présente avec un savoir occidental, sans ancrage dans ce contexte étranger et ses capacités de soignant peuvent se retrouver inadéquates dans ces circonstances. On ne peut donc qu'inciter le thérapeute à reconsiderer son savoir et sa posture et à se mettre dans cette attitude de questionnement et de doute que suggère Socrate.

Temporalité de l'étonnement et temporalité du soin interculturel

Poursuivons notre réflexion sur la spécificité de cette relation thérapeutique et intéressons-nous à la notion du temps très spécifique dans cette situation. Comment entrer, traverser et sortir de ces consultations ?

Lors d'une prise en charge thérapeutique à l'étranger, le thérapeute et le patient se retrouvent dans une relation exceptionnelle qui va se vivre de façon éphémère. Le thérapeute le plus souvent n'aura pas l'opportunité de revenir sur les lieux de ces soins. La rencontre n'aura sans doute lieu qu'une seule fois. Le temps de soin sera unique, intense et sans suivi. Tout va se jouer dans l'instant présent en pleine conscience, comme un bout de chemin parcouru ensemble. Et pourtant ce qui se sera partagé va s'inscrire et s'articuler comme un épisode dans la vie des deux personnes. L'attitude de celui qui s'étonne aide-t-elle à accepter et à vivre cette temporalité si éphémère ?

Ce que vit le sujet dans l'instant de l'étonnement est un sentiment qui a tout d'abord un effet d'amorce. Celui-ci va déclencher l'attrait de la rencontre. Cette démarche d'étonnement va persister dans l'échange, entretenue par le caractère troublant de cette relation et les questionnements que suscite la nouveauté. Elle accompagne le sujet à travers l'expérience, et

elle l'emmène jusqu'à sa fin. Concevoir la fin de l'évènement avec étonnement invite le sujet à supporter l'idée de la séparation et du non-retour. L'instant d'étonnement, pensé premièrement comme éphémère, va donc se prolonger et prendre place dans le temps et la durée. Il va laisser une empreinte, s'inscrire dans le vécu du sujet et participer à la construction de son histoire. Tous les éléments qui le nourrissent à chaque instant vont s'articuler, s'interpénétrer et s'inscrire dans ce qui va advenir.

Ainsi, le temps d'une consultation semble se structurer autrement. S'étonner permettrait de dépasser le temps, de passer à travers et au-delà du temps, de s'inscrire dans un temps qui est à la fois passé, présent et futur. La relation thérapeutique en situation interculturelle nécessite une autre approche de la temporalité. Pour la vivre pleinement ne devons-nous pas entrer par l'étonnement, traverser avec étonnement et sortir étonnés.

Confrontation de sens : entre attente et réalité

Nos croyances, nos convictions, notre culture façonnent notre perception du monde. Et lorsque nous sommes persuadés de savoir quelque chose, nous abandonnons une posture de recherche et nous ne voyons plus du monde que ce que nous croyons.

J'ai vu lors de ma pratique en tant qu'ostéopathe dans un orphelinat en Inde, arriver des soignants bien intentionnés effectuer un traitement ostéopathique à une fillette de six ans et à l'issue de la consultation, lui demander de porter autour du cou pendant un mois, une fiole remplie de Fleurs de Bach, pour parfaire le traitement. Cet évènement m'a longtemps questionné sur le rôle de soignant dans ces circonstances. En effet, l'établissement assurait à cet enfant orpheline le minimum requis pour vivre. Livrée à elle-même au milieu d'autres enfants, elle avait très peu de repères affectifs et de personnes disponibles pour répondre à ses interrogations. Le don de cet objet aux vertus thérapeutiques imprégnées d'une représentation occidentale m'a semblé totalement incongru dans cet univers de vie. La dimension thérapeutique de cette prescription dans ce contexte n'a-t-elle pas échappé au soignant, comme à la fillette ?

Qu'a compris la fillette ? A-t-elle saisi le pouvoir de guérison de cette solution ? A quel problème de sa vie s'adressait ce « médicament » ? Si nous avions pu la questionner, nous aurions sans doute été étonnés du sens qu'elle a pu donner à cet objet.

De son côté, le thérapeute a-t-il bien mesuré la signification de son geste ? Animé d'une pensée bienfaisante, il a diagnostiqué et objectivé un problème ostéopathique et a apporté une solution qui déjà dépassait le territoire de compétences ostéopathiques. Quelle représentation thérapeutique ont les Fleurs de Bach dans ce contexte ? Que souhaitait il transmettre à cette patiente par ce cadeau ?

Cet évènement nous amène à réfléchir aux retentissements de nos actes. Je convoquerai Pascal lorsqu'il rappelle les limites du savoir dans une de ses maximes : « connaissons donc notre portée ; [...]²⁹ »

La volonté bienfaisante d'agir du thérapeute aurait dépassé le besoin supposé du patient jusqu'à le questionner voire l'embarrasser. La maladie ou le problème qu'il a identifié et soigné était-il réellement celui du patient ? En effet l'étrangeté de cette scène, réside dans le fait que l'intention du soignant et l'attente du soigné ne se situaient sans doute pas dans le même registre. L'expérience de la maladie a été envisagé selon les références propres du praticien, sans mesurer l'impact du choix de ce modèle thérapeutique sur la personne, sans considérer les différences de représentation socioculturelles. Le patient a été perçu à l'image des expériences vécues par le thérapeute. C'est la question que soulève Gabriel Marcel : Peut-on rapporter l'autre à l'image que l'on se fait de lui ?³⁰ .

Quant à la soignée, se savait-elle concernée par la présence d'un problème ? S'est-elle découverte atteinte d'une maladie invisible à ses yeux jusqu'à ce jour ? Le questionnement est large ! Y avait-il réellement une souffrance ? Cet exemple nous invite à réfléchir au sens de la maladie et la difficulté d'une prise en charge dans un contexte interculturel, où l'absence de langage commun empêche tout discours explicatif. Le patient comme le thérapeute ne doivent-ils pas se poser la question du « pourquoi cette maladie » afin d'en envisager une solution ?

Est-ce que la démarche d'étonnement comme disposition face à ces difficultés repérées n'éviterait-elle pas une telle dérive ?

UNE RENCONTRE ENGAGEE

La maladie comme un mystère

Face à la complexité du soin interculturel, et pour poursuivre nos réflexions sur le rôle « initiateur » de l'étonnement nous allons introduire la réflexion de Gabriel Marcel. Il semble intéressant de rapprocher le verbe « s'étonner » de celui du nom « mystère » qu'il utilise dans sa conception de « La maladie comme un mystère³¹ ». Tous deux s'associent dans la notion d'interrogation : s'étonner d'un mystère.

²⁹ B. Pascal, *Pensées*, 1669. « Connaissons donc notre portée ; nous sommes quelque chose et nous ne sommes pas tout ; ce que nous avons été nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant ; et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini »

³⁰ G. Marcel G. Marc, *Le mystère de l'être*, t.1, *Réflexion et mystère*, Paris, Aubier, « Philosophie de l'esprit », 1951

³¹ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, t.1, *Réflexion et mystère*, Paris, Aubier, « Philosophie de l'esprit », 1951

« Un problème est quelque chose que je rencontre, que je trouve entier devant moi, mais que je puis par là-même cerner et réduire³² ». G. Marcel s'interroge sur la maladie comme un problème ou comme un mystère. Il invite à penser la maladie comme une réalité inconnaisable qui dépasse ce que l'esprit humain peut en saisir. Il propose de la penser mystérieuse, car elle est de l'ordre du questionnement existentiel de l'être. Elle est imprégnée de représentations culturelles et sociales et suscite un questionnement sur son sens. Elle se définit par une interaction mystérieuse entre la présence du moi et la présence d'autrui, d'une « sphère où la distinction de l'en moi, et du devant moi perd sa signification et sa valeur initiale³³ ».

Le thérapeute est engagé non seulement dans la recherche du mystère qui habite le patient mais aussi dans la quête de son propre mystère. Se questionner à leurs sujets lui permet d'accepter de ne pas comprendre et donc de ne pas trouver de solution. La maladie est un mystère pour le patient, et pour tous ceux qui l'approchent. Le contexte interculturel met en exergue ce mystère qui relie le patient, le thérapeute et le problème. Dans cette interaction, chacun est amené à se découvrir et à se laisser surprendre, tout en acceptant le mystère comme perspective.

Une rencontre réciproque

Le couple Je-Tu

Martin Buber, considéré comme le philosophe du dialogue nous dit « au commencement est la relation³⁴ ». L'homme « se rencontre » avec le monde. Ce n'est que dans la relation, rendue possible par la rencontre, qu'apparaît la vraie vie. Convoquons le pour réfléchir au problème de la relation thérapeutique interculturelle. Comment comprendre l'autre, cet inconnu ? Comment concevoir une rencontre pour la rendre féconde ?

Buber propose d'aborder la rencontre de l'autre par la création d'une relation « Je-Tu ». Par cette relation, la personne partage une réalité, un échange qui ne lui appartient pas mais qui ne lui est pas extérieur. Plus le contact avec le Tu est direct, plus grand est le partage, plus authentique est le Je. Dans cette qualité relationnelle, le Je prend conscience de la relation, la vie dans l'instant présent et pourra la quitter et s'en détacher sans inquiétude car elle aura été vécue pleinement. Cette considération de la relation à travers le Je-Tu de M. Buber rejoint cette démarche de l'étonnement dont nous avons discuté l'intérêt précédemment, ce caractère éphémère et pourtant total que présente par essence la relation interculturelle. Cette qualité de rencontre d'être à être permet de vivre pleinement l'évènement pour ne pas craindre la séparation et l'inquiétude de la fin.

Un dialogue engagé

³² Ibid. p.227

³³ Ibid. p 227, 232

³⁴ M. Buber, Je et Tu, traduit de l'allemand par G. Bianquis, Paris : Éditions Aubier, 1969

« Un être existe dans le monde, qui vous est inconnu et soudain, en une seule rencontre, avant de le connaître, vous le reconnaisssez³⁵ ». Dans cette phrase, issue de la préface du livre *Je et Tu* de Martin Buber, Gaston Bachelard nous donne à philosopher sur l'instant de la rencontre et sa tonalité faite de confiance et d'étonnement. Tout se joue dans cette capacité d'interrogation dans laquelle les personnes doivent s'installer. L'efficacité de la rencontre, dans le sens de sa richesse s'exprime par l'engagement immédiat des consciences des personnes. Également, cette relation entre soignant-soigné nécessite la création d'un lien entier, neutre, intime, réel et immédiat.

Rencontre et réciprocité

La difficulté de la rencontre dans la relation thérapeutique réside dans l'incapacité à comprendre l'autre tant les repères sont différents. Le monde extérieur est si étranger, qu'il est difficile de lui donner un sens sans passer par ses propres repères. Buber distingue l'homme arbitraire et l'homme libre, celui qui est défini par les choses, les fins et ses moyens, qui va réagir à une situation et celui qui est libre et qui va s'accomplir dans la rencontre. Il nous amène à penser que le thérapeute pour entrer dans une relation thérapeutique juste, doit se détacher de ce regard empreint de son statut social, de sa culture, de l'opinion publique, des ressemblances à ce qu'il connaît, pour regarder l'autre, son patient, comme une personne vraie, unique, ayant valeur en elle-même et par elle-même. Il est fondamental pour Buber que la relation se fasse dans la réciprocité. Il faut que pour chaque individu, l'autre n'apparaisse pas comme un objet mais qu'il prenne conscience de la présence de l'autre dans toute sa particularité.

On parle alors du couple formé par deux individus différents et en relation. Si ces deux individus sont le thérapeute et son patient, ceci suggère que le premier, en instaurant ce mode relationnel invite le second dans cette qualité d'échange « interhumain », comme dans une sphère où deux personnes se rencontrent. Cette situation de rencontre authentique va permettre un soin juste, respectueux, adapté, dans un climat de pleine confiance. C'est ainsi pour Buber que les hommes doivent s'aider et se réaliser, sans jamais s'imposer les uns les autres. Dans cette relation Je-Tu, la relation existentielle des hommes devient réciproque, totale, présente et responsable.

³⁵ Gaston Bachelard, préface du livre *Je et tu* de M. Buber, Aubier, philosophie p.25 26

AU CŒUR DE LA CONSULTATION OSTEOPATHIQUE

DE L’ETONNEMENT JUSQU’AU TOUCHER OSTEOPATHIQUE

Mes mains en « voyage dans le corps » comme dans un pays étranger

L’expérience ostéopathique vient bousculer une lecture trop simple qui consisterait à croire que quand on est dans une situation interculturelle, on n’arrive pas à se parler mais qu’heureusement grâce au toucher, l’ostéopathe serait délivré de ce problème de communication car ses mains lui permettraient de braver cette incompréhension. Qu’en est-il vraiment de ce toucher ?

Certes nos mains peuvent écouter, sentir, palper, modeler et interpréter qualitativement et quantitativement des tissus du corps humain. Il est alors question de physiologie, d’anatomie ; de plus ou moins dense, plus ou moins chaud, plus ou moins tendu, profond, superficiel, et bien d’autres adjectifs que le toucher peut définir. Mais, comme l’exprime le sociologue allemand Georg Simmel, dans un de ses essais sur la sociologie des sens, « nos sens ont un objectif qui va au-delà de leur utilisation physiologique³⁶ ». Sa description de l’œil d’une personne illustre cet argument : « L’œil remplit une unique fonction sociologique... L’œil d’une personne révèle son âme quand il cherche à découvrir celle d’un autre³⁷ ».

Ainsi si nous transposons cette réflexion au sens du toucher, quand nos mains se posent sur une personne alors le toucher devient langage et ce qui va se percevoir est un corps à corps, comme un dialogue entre deux corps, entre deux individus incarnés d’histoires et de cultures différentes. Il ne sera à ce moment-là pas question de réalité biologique mais de réalité symbolique. L’analyse de ce qui se ressent sera difficile et ce qui semble « naturel », peut s’avérer dérangeant selon le contexte socio-culturel. Prenons l’exemple de la représentation du corps chez les hindouistes. Commencer un traitement par une exploration de la mobilité des membres inférieurs et poser ses mains sur les pieds d’un patient indien pose un véritable problème. Dans cette culture, les pieds sont une partie du corps considérée comme « sale » qui ne doit pas se toucher. Une telle maladresse due à l’ignorance de ce concept corporel fragilise le climat de confiance. De même, quand un ostéopathe met sa main sur le sacrum d’un patient pour en apprécier la mobilité, ce geste n’est pas si simple selon le contexte culturel. Le sacrum humain est un sacrum de langage et véhicule une représentation

³⁶ Stéfanie Talley, « Le corps considéré dans une perspective interculturelle », « Le corps dans la culture, La culture dans le corps, Une anthologie de l’interface culture -corps et communication », *Education et Formation tout au long de la vie*, p 35, disponible depuis 2013, consulté le 17 juillet 2019.

³⁷ Georg Simmel, « Sociology of Senses », 1921, in *Introduction to the science of sociology*, Robert Ezra Park. and Ernest W. Burgess, pp. 356-360,(358)

corporelle qui peut s'avérer étonnante. Le corps est une construction culturelle et l'on ne peut rapporter l'autre simplement à l'image que l'on se fait de lui. Chaque corps est pétri de codes et de normes qui le rendent spécifique et qui font de lui un corps de parole. « L'individu transporte ses frontières avec son corps³⁸ ». Ainsi par l'intermédiaire de nos mains, notre perception ostéopathique se doit d'être une approche exploratrice vis-à-vis de ce que nous ne comprenons pas, comme celle d'un voyageur à la découverte d'un corps inconnu.

Une technique étonnante voire détonante

Entrons dans l'univers pragmatique des techniques. Je souhaite concentrer notre attention ici sur des techniques ostéopathiques spécifiques, les manipulations vertébrales dans l'objectif de les analyser avec un regard novateur. Cet exercice est un peu osé car ces techniques manuelles malmènent les ostéopathes. Elles sont à la fois à l'origine de leur métier et une grande source de critiques et de controverses. Cependant, elles me semblent entrer particulièrement dans ce travail pour leur caractère « étonnant » voir détonnant. Afin d'être le plus précis possible, il ne s'agit pas ici de discuter l'efficacité ou non de ces manœuvres ostéopathiques mais de considérer l'aspect dynamique et énergétique de cette manœuvre et d'analyser les effets liés à la mobilisation de processus subjectifs créés par un phénomène inattendu. Intéressons-nous à « l'état de surprise » qu'elles suscitent chez le patient et au pouvoir dynamisant de ce phénomène d'étonnement dans cette solution thérapeutique. N'aurait-t-il pas un rôle dans l'efficacité du traitement ? Revenons à l'étymologie du mot étonnement, *Attonare* en latin, qui fait référence au principe d'« ébranlement à la manière d'un coup de tonnerre³⁹ ». Ainsi le déclenchement étonnant d'un bruit ou « craquement » issu de ce geste thérapeutique spécifique et la surprise qu'il suscite chez le patient serait comme un coup de tonnerre sorti du corps ! Ce dernier, alors surpris par quelque chose d'inattendu, se mettrait en mouvement et déclencherait une réaction libératrice. En d'autres termes, l'impulsion dynamique de cette force exercée avec vélocité et énergie appelée *thrust* viendrait « surprendre » un système tissulaire dysfonctionnel et déclencher une réaction neurovégétative réflexive d'adaptation, le résultat dépendant de la capacité d'autorégulation du corps si importante dans le concept ostéopathique. Ainsi s'initie dans cette démarche la notion subjective d'interaction réciproque entre l'intention du thérapeute et la réaction du patient. On peut penser que s'ajoute à ce geste technique une part non maîtrisable de l'action thérapeutique. Il s'agit d'une solution créative et singulière face à l'absence de mouvement qui invite le patient à oser se laisser « dépasser » par l'expérience ostéopathique en acceptant un phénomène inconnu dans son propre corps.

³⁸ Thierry Paquot, « En lisant Georg Simmel », C.N.R.S. Ed. *Hermès*, *La Revue*, 2012/2 n°63, pp 24

³⁹ CNRTL, disponible sur le site consulté le 18 juillet 2019

Le retour à l'ordinaire

Nous en arrivons à la problématique du retour de voyage du thérapeute. Quelque chose a changé ? Qu'est ce qui a changé ? Que reste-t-il du plaisir de l'étonnement ? La richesse de l'expérience vécue, autant humaine, culturelle, émotionnelle que professionnelle a profondément transformé l'individu, alors que son univers d'origine n'a *a priori* pas bougé. Il se sent chez lui égaré comme un étranger – ce qui lui était proche est devenu lointain et ce qu'il a laissé loin lui semble si proche. Il ne se reconnaît plus, on le trouve étrange. Il n'est plus le sujet qui s'étonne mais l'objet qui étonne, l'étranger qui arrive d'ailleurs. Il lui aura fallu surmonter les épreuves de la séparation – vécue lors du départ en mission puis du retour, de la confrontation à l'altérité, et de l'expérience de sa propre étrangeté, pour prendre conscience de sa réelle identité. C'est en allant chercher loin qu'il a découvert quelque chose qui se trouvait déjà en lui et dont il n'avait pas conscience. La combinaison de distance et de proximité ravive chez l'aventurier cette capacité à se positionner face à l'étrange et à adopter cette posture de l'étonnement qui introduit une nouvelle forme d'action réciproque dans la relation. Ainsi le choc du retour va faire apparaître une autre capacité d'être, une alternative pour penser autrement le monde de l'ordinaire. L'expérience extraordinaire ne devient-elle pas ainsi « intra-ordinaire » et la confrontation à l'ailleurs une forme de thérapie ? Voyons comment ne pas tomber dans le piège de vouloir rendre extraordinaire ce qui est nécessairement ordinaire.

Un nouveau regard sur l'ordinaire

Silvano Petrosino affirme que ce qui provoque la surprise de « l'étonnement est le plus souvent quelque chose de familier et de commun, qui ne serait pas forcément extraordinaire en soi mais qui apparaît soudainement d'une façon inattendue⁴⁰ ». Ce qui est exceptionnel, dans ce type de surprise, n'est donc pas l'objet en tant que tel, mais plutôt sa manière d'apparaître. Petrosino considère ainsi l'étonnement comme une « expérience extraordinaire de quelque chose d'ordinaire⁴¹ ». Dans un contexte thérapeutique, il s'agirait donc de réussir à percevoir de l'exceptionnel dans un tableau clinique ordinaire. Prenons l'exemple d'un patient souffrant de lombalgie, pathologie « banale » dans les cabinets d'ostéopathie. L'objet thérapeutique, c'est-à-dire l'ensemble des symptômes décrits sera sans surprise. C'est plutôt la manière dont le patient va se raconter à travers son récit qui va rendre inhabituelle et incomparable cette prise en charge et susciter de façon subtile l'étonnement : par le choix des mots, les associations d'idées, les métaphores, le langage corporel. Pour l'ostéopathe, la perception tactile d'une variation dans la qualité tissulaire va alerter son l'attention. En définitif, l'irruption de quelque chose d'inattendu dans la recherche d'information va

⁴⁰ Silvano Petrosino, *Lo stupore*, cité par Chiara Cavalli, « Réflexions sur l'étonnement et l'enseignement de la philosophie au pré universitaire », repère 29

⁴¹ Ibid.

suspendre le cours ordinaire de la scène, déclencher un processus d'étonnement chez le thérapeute et initier une nouvelle attitude d'exploration. C'est ainsi que le paysage banal d'une consultation peut se transformer en un univers insoupçonné, dans lequel apparaît un patient unique et singulier.

Rapprochons-nous à nouveau de M. Buber, il décrit les mots de la relation non comme de simples signes purement formels ou expressions de comportements réflexes, mais plutôt comme le corrélat concret de certaines attitudes actives de la conscience. Ainsi le patient qui raconte sa plainte ne parlerait pas d'évènements physiologiques ou de problèmes biomécaniques mais bien de ce qui atteint sa manière d'être, sa manière d'agir et de se rapporter au monde. C'est pour cela que le patient devient alors un autre, qu'il va être perçu comme une conscience c'est-à-dire comme une personne. M. Buber dit : « La conscience s'exprime elle-même par les mots qu'elle emploie ». Le thérapeute se trouve face à son patient, tous deux liés, dans une relation unique, réciproque, extra-ordinaire.

En d'autres termes, Schopenhauer propose l'attitude de l'étonnement comme une capacité à sortir du piège de l'évidence : « Avoir l'esprit philosophique c'est être capable de s'étonner des évènements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire⁴² ». Il différencie l'esprit du savant qui s'intéresse aux phénomènes rares qu'il va expliquer à partir de choses déjà connues à celui du philosophe qui s'intéresse à ce qui est « le plus connu », à l'ordinaire, aux évidences. Comment s'étonner de tout et surtout de ce qui est habituel ? Comment perpétuer chez l'adulte cette démarche naïve et enthousiaste typique du questionnement des enfants et éviter la posture satisfaisante de l'adulte sachant ? Revenons à ce que recherche le thérapeute : qu'y a-t-il d'étonnant dans ce que me raconte mon patient ? En quoi cette situation clinique banale qu'il me décrit est-elle si particulière ? Comment explorer ce commun avec l'enthousiasme du découvreur (comme le fait l'enfant) ? Schopenhauer ajoute : « le mystère des choses ne peut se voir que s'il se détache d'un fond de normalité⁴³ ». Par conséquent nous pouvons penser que le thérapeute apercevrait mieux la singularité d'un patient dans un tableau clinique évident. Ainsi l'automatisme et la routine professionnelle serait un élément en faveur d'un meilleur discernement, donnant une part efficiente à l'expérience et à la maturité. Ce raisonnement nous laisse perplexe. Néanmoins, quel que soit l'expérience chevronnée d'un praticien ou la candeur enthousiaste du débutant seule la disposition à observer et la curiosité sont au bénéfice de la capacité à s'étonner devant l'étrangeté. Il y a bien un mystère à voir dans chaque patient, même le plus ordinaire.

Par ailleurs, Philippe Merieu propose l'étonnement comme moyen de sortir de notre routine face à ce monde dans lequel nous vivons qui nous fait osciller entre sidération et abrutissement. Il nous permettrait de nous réveiller de cette somnolence dans laquelle nous plonge le quotidien. « L'étonnement, en réalité, vient toujours à bas bruit, avec un froncement de sourcils ou un léger mouvement de tête. Ce n'est pas vraiment un réveil en fanfare, plutôt un léger clignement de paupières, parce que, tout à coup, la luminosité a changé. On ne

⁴² Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Supplément au Livre premier, chap. XVII, trad. A. Burdeau, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 2004, p.852

⁴³ Ibid.

distingue pas immédiatement où est la différence. On cherche pourquoi, subitement, on a le sentiment diffus qu'il s'est passé quelque chose⁴⁴ ». L'étonnement invite notre esprit à la quête discrète et tâtonnante de ce qui se passe à notre insu. Face à des situations de travail, de soin, il invite à prendre en compte ces presque riens et participe à l'enrichissement continu de l'expérience au fil de l'activité. Il s'inscrit ainsi dans la durée.

Poursuivons notre étude en dépassant la notion de l'étonnement comme une posture globale et rejoignons l'approche développée par Artemenko. Elle est un processus permettant l'ouverture d'une activité de recherche et d'expérimentation, c'est à dire l'engagement dans une expérience prolongée de l'inattendu. « L'étonnement se traduit à la fois dans l'arrêt, qui est son signe comportemental le plus visible et dans la reprise qui entraîne aussitôt l'exploration dans une autre direction. Ceci traduit, non seulement un élargissement mais un approfondissement de l'espace dans lequel se construit l'activité⁴⁵. » Après avoir provoqué une désorientation du sujet suite à l'absence d'une capacité de réponse face à un phénomène, il favorise l'amorce d'une réorientation et la relance d'une activité nouvelle et inventive. En libérant le philosophe et le thérapeute de l'emprise du savoir et de l'ignorance, il se trouve à l'origine de l'émergence de nouvelles capacités et donc créateur de solutions. Le patient regardé avec étonnement, c'est à dire avec des yeux extra-ordinaires, devient ainsi une véritable terre d'étonnement.

⁴⁴ P. Meirieu, « Mais où est donc passé l'étonnement ? », *Education Permanente*, 2014, 200, pp.17-21

⁴⁵ P. Artemenko, *L'étonnement chez l'enfant*, 1977, Paris, France : Vrin, p.70

CONCLUSION

À l'issue de ce parcours au cœur de l'expérience d'un ostéopathe en situation interculturelle nous pouvons conclure que l'esprit d'ouverture éduqué par le voyage se révèle être une réelle richesse pour la pensée thérapeutique. L'exotisme de la situation de soins interculturelle en suscitant l'expérience de l'étonnement ravive la capacité du sujet à accepter l'étrangeté. Savoir s'étonner stimule l'apprentissage d'une connaissance toujours plus large et jamais achevée. Cette notion dévoile son utilité fonctionnelle dans la conduite de l'action grâce à l'engagement du sujet dans une démarche réflexive. Elle est un excellent moyen pour réinterroger le quotidien. En entretenant le questionnement et le doute, elle protège de cette attitude omnipotente du tout-sachant et de l'illusion de la toute-puissance colportée par la possession du savoir. D'un point de vue éthique, ce travail met en avant la nécessité d'un auto-questionnement identitaire indispensable avant toute intervention thérapeutique interculturelle. Quel que soit l'objectif d'une mission dans laquelle le thérapeute s'inscrit, rencontrer recevoir et potentiellement donner, devraient fonder sa motivation.

Autrement dit, il semble nécessaire que tout individu avant de s'engager, se pose ces questions surprenantes : qui êtes-vous, vous chez qui je débarque, vous qui pensez et vivez autrement ? Comment me voyez-vous ? Suis-je étonnant ? De telles intentions placent l'autre devant soi et signent une inter-action réciproque dans la relation. La décision de ce qui peut être « bon » pour le patient et la mise en place d'une action ne se poseront qu'ultérieurement. En outre, pour parfaire cette attitude bienveillante, l'ostéopathe ne pourra éviter la question de la légitimité de son geste dit thérapeutique. N'est-ce pas juste le fait de l'avoir décidé qui le rendra si fondamental ?

A ce stade intime de mes interrogations, j'ajouterais : comment assouvir cette soif tenace d'existence et trouver un équilibre pour ce voyageur et ce thérapeute en moi ? Comment trouver une façon d'être, entre ici et ailleurs, mobile et ancrée, libre et contrainte ? Pour Aniko Radvanszky, dans son article « le voyage chez soi », cette question accompagne l'homme depuis la formation des sociétés et a séparé l'humanité en deux styles d'existence nomade et sédentaire. Etre comme l'individu nomade songeant sans cesse à circuler et à éprouver une attirance constante pour de nouvelles terres lointaines ou se contenter et jouir comme le sédentaire des plaisirs locaux et trouver sa sécurité dans l'enracinement ? Je choisirais comme adage à ma conduite de vie, la pensée nomade comme la décrit le philosophe Gilles Deleuze : « une pensée sans principes, ni objectifs précis, qui cherche à frayer son propre chemin sur un territoire dépourvue de tout repère⁴⁶ ». Approcher la vie et l'autre, qu'il soit proche ou lointain, avec cette disposition de l'esprit me semble bien répondre aux nombreuses questions pour lesquelles je me suis engagée dans de ce travail.

⁴⁶ Aniko Radvanszky, *Verbum Analecta Neolatina*, XIII/2, pp. 555–561, à propos de l'article : « Voyage chez soi » — Michel Onfray, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, 2007

BIBLIOGRAPHIE

- M. J. BARBOT, « Voyages de formation interculturelle et étonnements », *le journal des psychologues*, 2010, n°278, p.45.
- N. BOUVIER, *L'usage du monde*, [1963], Paris, Ed. La Découverte, 2014.
- M. BUBER, *Je et Tu*, traduit de l'allemand par G. Bianquis, Paris : Éd. Aubier, 1969.
- C. CAVALLI, « Réflexions sur l'étonnement et l'enseignement de la philosophie au pré-universitaire », *Education et socialisation* (En ligne), Les cahiers du CERFEE, 39/2015.
- F. et M. DONOSO, *Evolutions de la médecine, révolutions de l'ostéopathie*, Ed Favre, 2016
- J. DU BELLAY, recueil *Les regrets*, sonnet XXXI, 1558.
- J.-M. GUEULLETTE, *L'ostéopathie, une autre médecine*, Coll. « Essais », Presses universitaires de Rennes, 2014.
- J.-M. GUEULLETTE ET L. DENIZEAU, *Guérir, une quête contemporaine*, Ed. CERF, 2015
- J. HERSCH, (1910 - 2000) *L'étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*, Coll. Folio Essais, Ed. Gallimard, 1981, 1993.
- E. HIRSCH *Traité de bioéthique, Fondements, principes, repères*, T.1, Coll. Espace éthique, Ed. Eires, 2010.
- E. HIRSCH, *L'éthique au cœur des soins, un itinéraire philosophique*, Coll. Espace éthique, Ed Vuibert, 2006.
- E. HIRSCH, *Soigner l'autre, l'éthique, l'hôpital et les exclus*, Ed. Belfond, 1997.
- G. MARCEL, *Homo Viator, prolégomènes à une métaphysique de l'espérance*, 1998.
- M. ONFRAY, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Livre de Poche, Paris 2007.
- T. PAQUOT, « En lisant Georg Simmel », C.N.R.S. Ed. *Hermès, La Revue*, 2012/2 n°63, pp 21 à 25.
- J. M. ROUX, *Petite philosophie des grandes idées, Le corps, de Platon à Jean-Luc Nancy*, Ed. Eyrolles, 2011.
- J. THIEVENAZ, (2013). Le rôle de l'étonnement dans la construction de l'expérience. *Education Permanente*, 2013, 197, 113-123.
- J. THIEVENAZ, (2014). Repérer l'étonnement une méthode d'analyse du travail en lien avec la formation. *Education Permanente*, 2014, 200, 81-96.
- J. THIEVENAZ, « L'étonnement », Caen : Presses Universitaires de Caen, *Le Télémaque*, 2016, 2016/1 N°49, pp.17 à 29
- G. VERBUNT, « Comment l'interculturel bouscule les cultures », *Les cahiers Dynamiques*, 2012/4 N°57, pp.22 à 28

SITOGRAPHIE

C. CAVALLI, « Réflexions sur l'étonnement et l'enseignement de la philosophie au pré-universitaire », *Éducation et socialisation*, [En ligne], 28 septembre 2015, N°39, consulté le 23 août 2019. Disponible sur Internet : <http://journals.openedition.org/edso/143>

R. ETIENNE, « Thievenaz, J. (2017). De l'étonnement à l'apprentissage. Enquêter pour mieux comprendre. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur, Collection Perspectives en éducation & formation. », *Éducation et socialisation* [En ligne], 01 décembre 2017, N°46, consulté le 16 juin 2019. Disponible sur Internet : <http://journals.openedition.org/edso/2654>

S. TALLEY, « Le corps considéré dans une perspective interculturelle”, « Le corps dans la culture, La culture dans le corps, Une anthologie de l'interface culture -corps et communication », *Education et Formation tout au long de la vie*, p 35, 2013, consulté le 17 juillet 2019. Disponible sur Internet : http://www.bodyproject.eu/media/BODY_Anthologie_FR.pdf.

G. SIMMEL, « Sociology of Senses », 1921, in *Introduction to the science of sociology*, Robert Ezra Park. and Ernest W. Burgess, pp. 356-360,(358), consulté le 5 juillet 2019. Disponible sur internet : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2012-2-page-21.htm>

Centre National de Ressources Textuelles Lexicales, consulté le 18 juillet 2019. Disponible en ligne <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pist%C3%A9mologie>